Les "hommes des cavernes" et les "lacustres" à la lumière de récentes fouilles archéologiques

Autor(en): **Schwab, Hanni**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse**

Band (Jahr): **55/1964 (1964)**

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-115185

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les «hommes des cavernes» et les «lacustres» à la lumière de récentes fouilles archéologiques

Les hommes des cavernes avaient des demeures en plein air

Dans bien des livres d'histoire, on raconte que les hommes des cavernes s'installèrent dans des grottes pour se protéger mieux contre les attaques des bêtes féroces. Mais nos ancêtres des temps paléolithiques n'étaient pas si peureux; ils étaient capables de vivre en plein air, de monter des tentes et de construire des huttes avec des branches d'arbres.

Des fouilles effectuées au Moosbühl dans la commune de Moosseedorf, non loin de Berne, nous le prouvent. C'est la seule station paléolithique découverte et fouillée sur le Plateau suisse; sans doute il y en a d'autres, même en Suisse occidentale, mais elles sont recouvertes par des couches de terre plus épaisses qu'au Moosbühl; aussi, les couches qui renferment les vestiges des chasseurs paléolithiques ne sont pas mises au jour par le soc de la charrue, de sorte qu'elles ne peuvent être découvertes qu'au jour où l'on construit sur ces emplacements, habités déjà dix ou douze mille ans avant notre ère.

Si Viollier, dans sa carte archéologique du canton de Vaud, écrit que cette région demeura inhabitée pendant toute l'époque paléolithique, parce qu'elle se trouvait en dehors des grandes voies de migrations qui reliaient la Méditerranée à la vallée du Danube, on pourrait en dire autant de la contrée du Moosbühl. Je crois plutôt que le plateau de la Suisse romande a certainement été habité, mais que c'est faute de recherches et de découvertes fortuites que les témoins des habitations paléolithiques ne nous ont pas encore révélé leurs secrets.

Les chasseurs de rennes n'habitèrent donc pas seulement dans des cavernes ou des abris sous roche, comme par exemple au pied du Salève, dans la grotte du Scé près de Villeneuve, au Kesslerloch et à Schweizersbild dans le canton de Schaffhouse, mais ils ont aussi installé leurs demeures en plein air.

La station du Moosbühl fut découverte au siècle passé par un médecin, qui crut avoir trouvé une place où les lacustres avaient taillé leurs pierres. C'est en 1916 seulement qu'un étudiant, triant le matériel lithique de l'héritage du docteur Uhlmann, s'aperçut que l'outillage du Moosbühl n'était point de l'époque lacustre, mais beaucoup plus ancien; qu'il appartenait à une civilisation paléolithique, que ces grattoirs, perçoirs, burins et petits couteaux avaient été taillés par des chasseurs de rennes magdaléniens, ces mêmes chasseurs qui nous ont laissé des peintures magnifiques dans les cavernes de France (Lascaux) et d'Espagne du Nord (Altamira).

A l'occasion de travaux d'amélioration foncière, le Musée historique de Berne dut entreprendre des fouilles au Moosbühl à la fin de l'année 1960, parce que le projet prévoyait la création d'un chemin par-dessus la petite colline sur laquelle se trouve la station magdalénienne. Le professeur Bandi m'en confia la direction. Par des tranchées de sondages sur le chantier de fouilles, qui avait une longueur de 90 m. et une largeur de 6 m., nous avons pu constater que les pierres taillées se concentraient sur deux places. Ce fait nous fit penser aux fouilles du professeur Rust à Ahrensburg et au Pinnberg, où il eut la chance de découvrir des emplacements de tentes paléolithiques, au cours de ses recherches archéologiques dans l'Allemagne du Nord. Avions-nous des fonds d'habitats là où se concentraient les éclats et les outils en silex? Sur deux places d'une étendue d'environ 24 m², nous avons pu ramasser plus de 2600 pièces par m², tandis qu'aux alentours il n'y avait que deux à dix pièces par m². Avec le plus grand soin possible, nous avons dégagé la couche archéologique, et nous avons pu constater, sur le fond clair du sable, de petits amas de pierres sur des taches plus foncées, groupées en une ligne ovale autour d'un foyer. Ces taches foncées représentaient sans doute les orifices des piliers de tente; ils s'étaient formés au moment où les chasseurs de rennes arrachèrent ces supports pour les utiliser plus loin, le bois étant très précieux dans la toundra. Après le départ des chasseurs de Moosbühl, les pluies et le vent ont rempli ces trous en même temps que s'amoncelait la couche archéologique, plus foncée que le sable du fond. C'est dans ces orifices et dans le creux du foyer que l'on découvrit le plus grand nombre d'outils; nous avons pu y recueillir aussi de petites perles en jais très soigneusement perforées.

Les hommes des civilisations du paléolithique supérieur ne vivaient donc pas uniquement dans des cavernes: ils étaient capables de monter des tentes en peau de renne et n'avaient pas besoin de se retirer dans des cavernes pour se défendre mieux contre les attaques des bêtes féroces.

Le Plateau suisse était habité durant l'époque de transition entre le paléolithique supérieur et le néolithique

Viollier écrit, dans sa carte archéologique, qu'une longue période, fort obscure encore, s'est écoulée entre le paléolithique et l'arrivée des néolithiques, et que, longtemps après le départ des chasseurs de rennes, nos régions, c'est-à-dire les régions de la Suisse occidentale, demeurèrent inhabitées.

Depuis quelques années déjà, on sait qu'en France il y eut une population intermédiaire entre le paléolithique supérieur et le néolithique. C'étaient les hommes des civilisations mésolithiques; une population de chasseurs-pêcheurs, qui taillaient de très petits outils en silex, des pointes et des harpons en corne de cerf; en revanche la fabrication de la poterie leur était encore restée inconnue.

Par des recherches systématiques, deux professeurs d'école secondaire du canton de Berne, M. Andrist et M. Flükiger, qui, d'autre part, au cours de longs et pénibles sondages, ont découvert des stations du paléolithique inférieur dans différentes grottes du Simmenthal, ont trouvé, dans le canton de Berne, un grand nombre de sites mésolithiques. Si l'on regarde la carte de répartition des sites mésolithiques en Suisse, on constate, en ce qui concerne le canton de Berne, qu'il y a un premier groupement aux environs de Pieterlen (domicile de M. Andrist), un second près de Koppigen (domicile de M. Flükiger) et un troisième dans le Simmental, où les deux professeurs passaient leurs vacances. Le groupement des stations n'est donc pas dû au climat, ni à la richesse du sol, mais uniquement aux recherches qui ont été effectuées. L'absence d'établissements mésolithiques sur le plateau de la Suisse romande prouve simplement que des recherches n'ont pas encore été entreprises dans ces régions. Si l'on avait cherché systématiquement ces sites mésolithiques, on les aurait certainement trouvés. J'ai commencé des recherches en parcourant la région des Grands Marais, et, jusqu'à présent, j'ai découvert une dizaine de stations mésolithiques autour des marais, sur le territoire du canton de Berne. Quelques trouvailles isolées provenant de la région de Chiètres, du lac de Seedorf près de Fribourg et du versant sud du Mont Vully me font espérer qu'on découvrira des établissements mésolithiques dans ces contrées. Une grande chance m'a fait trouver, en automne 1960, le premier site mésolithique sur le territoire de la Suisse romande: sur le versant nord du Mont Vully, une station très riche, puisque j'ai ramassé déjà plus de 300 pièces travaillées: grattoirs, burins, micro-burins, lames à encoches et demi-lunes. Tous ces outils en silex sont très petits, mais soigneusement taillés.

Si le versant nord du Mont Vully a été habité par les chasseurs-pêcheurs mésolithiques, il n'y a pas de raison que ces mêmes popu-

lations n'aient pas vécu aussi dans les vallées de l'Orbe, de la petite Glâne et de la Broye, et il n'y a pas de raison non plus qu'ils n'aient pas habité les rives ensoleillées du lac Léman.

Malheureusement, le temps me manque actuellement pour pousser mes recherches plus loin, étant entièrement prise par le service archéologique de la deuxième correction des eaux du Jura; mais j'espère bien que, parmi les instituteurs et les professeurs des écoles moyennes de la Suisse romande, il se trouvera un ou deux idéalistes, ou même une dizaine qui se mettront un jour à la recherche des sites habités de 8000 à 4000 ans avant Jésus-Christ par des populations si peu connues jusqu'à présent.

Les lacustres ont construit leurs maisons sur terre ferme

Les livres d'histoire nous disent, maintenant encore, que les populations préhistoriques avaient quitté les cavernes pour s'installer sur des plates-formes à la surface des lacs, afin de se protéger plus efficacement des bêtes féroces. Quelles sont ces bêtes féroces de l'époque néolithique? Les ossements trouvés prouvent qu'il y avait des ours, peu de loups et beaucoup de sangliers. Le pourcentage de ces ennemis de l'homme est extrêmement petit si on le compare à celui du gibier et des animaux domestiques. Le danger des bêtes féroces n'était donc pas plus grand qu'à l'époque paléolithique.

On retrouve les mêmes civilisations néolithiques, ou des civilisations apparentées, à en juger par la forme et le décor des céramiques, dans les stations du bord des lacs, dans des stations sur terre ferme, qui malheureusement sont très peu connues et ont été très peu explorées jusqu'à présent, et aussi dans des cavernes ou des abris sous roche. Nous sommes obligés d'abandonner de plus en plus la théorie des palafittes construits dans l'eau des lacs suisses. Elle a été créée au siècle passé sur des bases de comparaisons ethnographiques, mais elle n'était pas due au résultat de l'examen sérieux des couches archéologiques. A cette époque, les archéologues ne songeaient pas au fait qu'antérieurement le niveau des lacs aurait pu être plus bas que de leur temps.

C'est grâce à des fouilles soigneusement effectuées dans le Weiher, près de Thayngen, par le professeur Guyan, au Sumpf, près de Zoug, par le docteur Speck, à Egolzwil, près de Lucerne, par le professeur Vogt et à Burgäschi, près de Herzogenbuchsee, par le professeur Bandi, que l'on eut l'occasion de constater que les maisons des lacustres étaient construites sur terre ferme et, sauf de rares exceptions, n'étaient point surélevées du sol, c'est-à-dire que le plancher, le plus souvent en écorce ou en planches, était placé à même le sol. On sait donc, depuis quelques années déjà, que les maisons des différentes civilisations néolithiques étaient bâties sur terre ferme

dans toutes les stations découvertes autour des petits lacs du Plateau suisse. Pour les stations des grands lacs de Neuchâtel, Bienne et Morat, la question est restée ouverte, parce que de nouvelles recherches n'ont pas été entreprises. Comme le niveau de ces lacs peut changer assez rapidement, on peut supposer qu'on surélevait les maisons pour les préserver des grandes crues.

En 1962, nous avons dû entreprendre des fouilles sur la station néolithique de Portalban II: comme on projetait la construction de maisons de vacances, les couches archéologiques situées à fleur du sol étaient en danger. Le conseiller d'Etat José Python, immédiatement, a mis à notre disposition les crédits nécessaires. Des instituteurs, des pêcheurs, des ménagères, des étudiants et des élèves ont accouru à notre aide. Nous avons dégagé trois emplacements de maisons, dont deux renfermaient des pièces de céramique de la civilisation de Horgen et le troisième de la céramique cordée, toutes deux provenant des civilisations de la fin de l'âge de la pierre polie.

Le sol des maisons était fait d'un cailloutis entassé, qui formait une sorte de pavage, et dans chaque maison il y avait un foyer. Ces foyers étaient formés par des couches d'argile, sur lesquelles on distinguait nettement les traces du feu. Ces couches d'argile étaient intactes et si bien conservées que jamais elles n'auraient pu tomber d'une plate-forme dans la position dans laquelle nous les avons trouvées. Elles ont été placées là, dans des maisons rectangulaires à même le sol, en même temps que le pavé de cailloutis. Plus tard les vagues ont passé sur les huttes tombées en ruines et elles ont emporté tous les vestiges non solides, écorce, tissus, etc. Sur la couche de cailloutis et dans cette couche, nous avons pu faire, autour des foyers, une riche récolte de céramique, d'ossements, d'outils en pierre, taillés ou polis, et d'objets de parure.

Portalban II a donné une première preuve que, sur les grèves des grands lacs, les maisons étaient aussi construites sur terre ferme, à même le sol. Mais cette constatation ne peut pas être généralisée, car nous n'en avons la preuve que pour les civilisations du néolithique final, puisque les couches correspondant aux civilisations antérieures, c'est-à-dire les couches plus profondes, ne sont pas encore explorées.

Les Grands Marais étaient à sec du temps des Romains

Il n'y a pas si longtemps que l'on croyait que les Grands Marais étaient restés impraticables et inhabitables depuis le temps où le grand lac du Jura, qui, après le recul du glacier du Rhône, s'était formé derrière la barrière de la moraine finale en aval de Soleure, a disparu, jusqu'au siècle passé où, par l'abaissement du niveau

de l'eau de 2,50 m., lors de la première correction des eaux du Jura, la région des lacs fut assainie.

Les recherches archéologiques qui peuvent se faire actuellement, à l'occasion de la deuxième correction des eaux du Jura, nous ont permis de constater que cette région était habitée et cultivée à l'âge de la pierre polie, ainsi qu'à l'âge du bronze, au temps des Helvètes et au temps de l'occupation romaine et nous avons même des preuves qui remontent jusqu'au XIIIe siècle.

Aux temps préhistoriques, l'Aar faisait de grands méandres à travers la plaine des Marais pour se jeter dans le lac de Neuchâtel. Sur les bords de ce fleuve important, il y avait des sites néolithiques et de l'âge du bronze; nous avons pu trouver aussi, sur les rives, des traces de fortifications datant des Helvètes, à un mètre sous le niveau actuel de la Broye.

D'innombrables chemins romains traversent les Grands Marais. Parfois, ils sont visibles en surface, puis ils disparaissent sous des couches de tourbe, pour réapparaître à la surface, qu'ils dépassent d'un mètre environ. La route militaire principale longeait le bord du lac de Morat, au nord du Löwenberg, pour se diriger ensuite en ligne droite à travers les marais vers la Gümmi, près de Chiètres, où il y avait une villa romaine. De cette route partait un bras vers le Péage, relié lui-même en ligne droite à Sugiez, et du Péage vers Anet. Sur le bord du lac de Neuchâtel, un chemin longeait la rive de Saint-Blaise, nommé Arens du temps des Romains, jusqu'à La Tène et, de là, par La Sauge jusqu'à Cudrefin. Deux ponts, d'une construction plutôt rudimentaire, mais d'une longueur remarquable, l'un de 88 m. et l'autre de 85 m., assuraient le passage par-dessus la Broye, en aval de La Sauge, vers l'ancienne embouchure du fleuve dans le lac de Neuchâtel. De La Sauge partait un chemin longeant la rive gauche de la Broye et se dirigeant, 600 m. après, d'une part vers Joressent et d'autre part vers le pied nord du Mont Vully.

Grâce à des fouilles effectuées par le service archéologique de la deuxième correction des eaux du Jura, au cours des trois dernières années, nous avons pu constater qu'entre le versant nord du Mont Vully et le cours de la Broye il y avait, au premier siècle après Jésus-Christ, un établissement important. Nous avons mis au jour deux ports sur la rive de la Broye et cinq ponts, qui reliaient ce village romain à la plaine; à ce moment-là, elle était propre à être cultivée comme de nos jours. Ce village portait peut-être le nom de *fundus vistiliacus*, c'est-à-dire « propriété d'un homme qui s'appelait Vistilius ». Nous ne pouvons pas le dire de façon certaine; mais en tout cas la désignation de Vully est à l'origine le nom d'un lieu, et non pas le nom d'une montagne.

Une route très importante, probablement militaire aussi, comme celle que nous avons déjà mentionnée, reliait Aventicum au pont

de la Thielle. Encore très visible de nos jours, dans les champs, elle traversait la Broye à 600 m. en amont de La Sauge. Les fondations d'un pont en bois, de construction très massive, ont été mises au jour. D'après les pièces de céramique recueillies dans son voisinage, il date du milieu du premier siècle après Jésus-Christ, et il a été beaucoup utilisé jusqu'au deuxième tiers du deuxième siècle. Les 69 monnaies trouvées lors des fouilles vont de l'époque d'Auguste à celle de Marc-Aurèle, avec deux exceptions, qui datent de l'an 270. Les objets trouvés, des fibules, des peignes, des cloches, des haches, des pointes de gaffe, etc. sont dans un état de conservation impeccable; d'innombrables tuiles et des éléments de chauffage nous prouvent qu'il existait une localité assez importante près du pont, en plein dans les Grands Marais; mais, comme nous l'avons déjà dit, du temps des Romains, cette immense plaine qui s'étend entre les trois lacs était à sec et cultivable, le niveau de la Broye étant de 50 cm. plus bas que le niveau moyen actuel.

Il n'y avait pas de région déserte entre le territoire des Alamans et celui des Burgondes

On parle d'une région inhabitée, à l'époque des invasions, entre le territoire des Alamans et celui des Burgondes et, si l'on consulte la carte de répartition des noms des premiers habitats germaniques au suffixe *-ingen* en Suisse alémanique et *-ens* en Suisse romande, on pourrait croire qu'on y trouve la preuve de cette limite constituée par une bande inhabitée, puisqu'on n'y trouve pas de noms terminés par ces suffixes. Au XVIe siècle, quand les inondations, autour des trois lacs du Jura et dans les Grands Marais, se sont succédé, le nom celtique de cette région « Uechtland » (qui, d'après Hubschmid, signifie Hügelland: pays des collines) a été modifié en « Nachtland »: « Nuitanie ».

Les recherches archéologiques le long de la Broye nous ont permis de constater que, du temps de l'occupation romaine, les Grands Marais étaient à sec et cultivables; par la suite, l'origine des noms des lieux de cette région a attiré mon attention. En Nuitanie, en effet, les noms se terminant par *-ingen* et par *-ens* manquent complètement, à l'exception du petit groupe entre le lac de Bienne et Aarberg: Gerolfingen, Mörigen, Merzligen et Hermrigen. Les noms de lieux qui se rapportent à une expansion dans des régions encore inhabitées, ou au défrichement comme Wil et Essert (Ried) sont également très peu nombreux; il y a un petit groupe de noms de lieux provenant de fondations féodales et ecclésiastiques, comme Nidau, Aarberg, Gümmenen, Saint-Jean et Saint-Pierre. Mais dans cette région, qui comprend le Seeland bernois, le Murtenbiet fribourgeois, le Vully et le plateau de Wavre, la plus grande partie

des noms de lieux sont d'origine gallo-romaine. Il y a un nombre remarquable de désignations portant le suffixe gaulois *-acum*, qui, en français, s'est transformé en *-y*, *-ier*, ou *-iez*, en allemand *-ach;* en général ce suffixe s'ajoutait à un nom de personne romain. Nous avons par exemple Salvenach-Salvagny, Gempenach-Champagny, Epsach-Agy, Erlach-Cerlier, Cressier-Grissach, Meyriez-Merlach, Vully-Wistenlach, Sugiez, Epagnier, Kallnach. A part ces noms gallo-romains, il y a une quantité de noms de lieux qui ont une racine celtique ou latine, comme par exemple Galmiz, Morat, Bienne, Nant, Wavre, Portalban, Faoug, Praz, Port, Altavilla, Chiètres, Gals, etc.

A l'époque des invasions, la Nuitanie était une région de bonne terre cultivable. Si elle n'avait pas été habitée par la population celtique romanisée, les Alamans l'auraient occupée sans tarder, et les noms des lieux seraient terminés aujourd'hui encore par le suffixe *-ingen* ou *-ens*. C'était une bonne terre fertile, mais au moment où les Alamans sont arrivés, elle était cultivée par la population gallo-romaine, qui n'a pas cédé son terrain aux nouveaux arrivés. Si les Celtes avaient été chassés par les Alamans, les noms de leurs villages ne seraient pas restés en usage jusqu'à nos jours. On doit donc conclure que les Alamans s'installèrent dans le voisinage des Gallo-Romains, là où il y avait encore du terrain disponible. Ils ont vécu à proximité les uns des autres, parlant le celte, le latin vulgaire et l'allemand, comme on parle aujourd'hui les patois, le schwyzerdütsch, le français et le bon allemand. Il n'y a donc pas eu de zone inhabitée entre le territoire des Alamans et celui des Burgondes, dans la région de la Nuitanie.

Peut-être ferions-nous mieux de chercher cette limite plus à l'ouest, dans la région de l'ancienne *colonia Julia equestris* près de Morges ou de Nyon. Mais, dans ce domaine-là, les recherches ne sont malheureusement pas assez avancées pour qu'on puisse en faire état dans cet exposé.

Hanni Schwab

archéologue du canton de Fribourg.